

# Voyager rend malade



Le «syndrome de Stendhal» fait référence à l'expérience vécue par l'écrivain Stendhal qui, de passage à Florence, se sentit soudain défaillir face à la profusion d'œuvres d'art qui l'entouraient.

Les premiers à s'intéresser aux effets du voyage sur l'être humain furent les bulletins médicaux anglais, qui s'inquiétaient de la vitesse excessive des premiers trains accusée de causer des dommages corporels et psychiques irréversibles. Mais bien que la vitesse des transports n'ait cessé de croître depuis, les épidémies redoutées n'ont pas eu lieu. En revanche, les affections comme la diarrhée du voyageur et autres attaques de microorganismes – sans qui la médecine du voyage et les professions voisines ne seraient rien – se sont révélées bien plus résistantes.

Bien des spécialistes ignorent tout des phénomènes rencontrés à l'hôpital Santa Maria Nuova de Florence, malgré l'existence de publications scientifiques à ce sujet. Dans cet hôpital en effet, certains lits sont gardés libres en permanence en prévision de l'arrivée de patients souffrant d'un mal étrange, principalement des touristes voyageant seuls et souffrant de complications psychosomatiques – tachycardie, troubles de la pensée, hallucinations, attaques de paniques ou désordres affectifs se manifestant par des sentiments de toute-puissance ou de haine. La plupart des cas se produisent lorsque ces personnes sont livrées à elles-mêmes dans la ville, sans guide professionnel. En 1989, après des recherches approfondies, la psychiatre Graziella Magherini fut la première à parler de ce phénomène sous le nom de «syndrome de Stendhal». Dans une publication parue en 2007, elle s'intéressa de plus près à la statue du David de Michel-Ange et contribua à faire de ce syndrome une notion reconnue, en partie du moins, et associée à un diagnostic spécifique.

Le monde médical accueillit le syndrome de Stendhal avec nettement moins d'enthousiasme que les milieux touristique et artistique. Depuis, le thème de l'observateur subjugué par l'art qui l'entoure a inspiré de nombreux écrivains et metteurs en scène. Cette notion a fait école et s'est étendue à d'autres destinations touristiques dont Venise, Jérusalem et Paris. Sur le plan médical, le premier témoin est l'écrivain français Stendhal (1783–1842) qui, à l'occasion d'un voyage à Florence, notait: «J'étais déjà dans une sorte d'extase, par l'idée d'être à Florence, et le voisinage des grands hommes dont je venais de voir les tombeaux. Absorbé dans la contemplation de la beauté sublime, je la voyais de près, je la touchais pour ainsi dire. J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les sensations célestes données par les beaux arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, j'avais un battement de cœur, ce qu'on appelle des nerfs, à Berlin; la vie était épuisée chez

moi, je marchais avec la crainte de tomber.» «Napoli vedere e poi morire», pourrait-on dire? En fait, bien qu'il y ait chaque année une douzaine de patients hospitalisés en raison de ce syndrome, et ce pour la seule ville de Florence, la doctoresse Margherini a assuré à plusieurs reprises qu'aucun décès n'était à déplorer. Certainement parce que les personnes touchées étaient encore jeunes.

On retrouve des phénomènes similaires à proximité des sites mégalithiques. Des études de la clinique de Salzburg et de l'hôpital de Vienne datant de 2003 relatent des cas de visiteurs souffrant de tachycardie et de jambes lourdes. En 1995, des scientifiques du centre de recherche Grazer Ludwig-Boltzmann sur la biosensibilité avaient déjà montré que certains sites, appelés «zones géopathogènes», étaient sujets à des perturbations du champ magnétique terrestre – rien d'étonnant à cela pour les radiesthésistes. Les adeptes de la géomancie sont en effet persuadés que les mégalithes ont été érigés sur des points de convergence entre plusieurs lignes de force. Dans le cadre du projet «Dragon», l'ethnologue Paul Deveraux et son équipe enregistrent les résultats psycho-physiques de ce phénomène et recensent les récits oniriques terrifiants de volontaires ayant accepté de passer la nuit au sein de cercles de pierres. Depuis 1988, cette fondation à but non lucratif, qui tire son nom du feng shui – dans lequel le dragon symbolise les forces telluriques –, réunit des experts des disciplines les plus diverses. Mais d'autres scientifiques vont plus loin en affirmant que tout paysage, même le plus commun, a une influence – positive ou négative – sur l'être humain. Les voyages éducatifs ont un prix. Faut-il en conclure que les personnes sensibles feraient mieux de rester chez elles? Comme nous avait déjà prévenu Blaise Pascal (1623–1692): «Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre.» Aujourd'hui, il y a une télé dans chaque chambre. Mais nous ne sommes pas tous aussi géniaux que le mathématicien et philosophe Pascal, qui avait besoin de calme pour penser. De plus, il était maladif, menait une vie d'ascète et était très pieux. Alors, faut-il voyager ou pas? Tous ceux qui ont peur de l'avion, qui souffrent du mal de mer, qui ont des problèmes financiers ou qui sont agoraphobes connaissent déjà la réponse. Les autres devraient peut-être se demander s'ils sont prêts à se mesurer aux chefs d'œuvres artistiques, historiques et naturels tant admirés. Ou pas.

*Erhard Taverna*

erhard.taverna[at]saez.ch